

Si nous savions, si nous osions croire ce dont Dieu est capable pour un chrétien fidèle, quel courage indomptable et joyeux nous aurions, quel témoignage nous rendrions, quelles bénédictions nous répandrions sur le monde ! Je me rappelle un soldat qui, à l'une des batailles de Frédéric II, à Lyssa, au moment où l'armée arrivait, harassée de fatigue en présence de l'ennemi, mit un genou en terre et entonna un cantique : son voisin le suit, puis d'autres après lui, puis l'armée tout entière, et un hymne immense monte vers le ciel ! Alors ils se relèvent, ils s'élancent, ils remportent la victoire ; et Frédéric II, l'incrédule Frédéric s'écrie : Mon Dieu, ce que c'est que la religion !

Que notre vie soit un tel cantique au milieu des batailles de l'Éternel ; au milieu des luttes que soutient l'Évangile, des critiques et des cris soulevés par l'incrédulité ; au milieu des disputes et des passions qui s'agitent à notre foyer ! Que notre vie soit un cantique d'espérance et de paix !

### XXXVIII.

**La souffrance considérée comme une grâce.**

1865.

S'il est un sujet qui doive parler à notre cœur, c'est celui de la souffrance ; il n'est pas

un homme qui ne souffre, pas un qui ne doive souffrir encore, pas un qui n'ait eu à porter sa peine et sa croix et qui ne doive les retrouver sur son chemin jusqu'à la mort.

Qu'est-ce que la souffrance? un bienfait? un malheur? — Quelle en est la cause? Dieu? nous-mêmes? — Quel en est le but? nous tourmenter? nous sauver? — Hélas! beaucoup ne savent que se plaindre, se révolter, empoisonner leur douleur et périr! Mais s'il y a un objet sur lequel l'Évangile déploie ses plus ravissantes clartés, certes c'est bien celui-là. L'Évangile nous explique l'énigme poignante de la douleur; il nous en fait voir la cause : nos péchés; le but : notre conversion ; et l'issue : la vie éternelle.

Ainsi éclate, comme partout, l'opposition radicale entre le monde et le vrai chrétien. Le monde se révolte contre la souffrance, le chrétien l'accepte; le monde la maudit, le chrétien arrive à la bénir; le monde y trouve sa condamnation, le chrétien son salut. Cherchons ensemble quelle est la grâce que Dieu a cachée pour nous au fond de la coupe de douleur.

« Le châtement produit un fruit paisible de justice pour ceux qui sont ainsi exercés. » La douleur renferme donc une grâce. C'est là pour le monde une folie ; la douleur est la pierre d'achoppement où il se heurte et la brise. Pharaon

châtié se révolte et s'endurcit. Un brigand expire en blasphémant à côté de Jésus. Un homme inconverti s'épuise et s'avilit sous la souffrance comme sous le péché; il se dissipe pour se consoler; il se cramponne au monde pour se sauver; il se désespère en voyant son bonheur détruit, au lieu d'espérer au Dieu qui seul peut le rendre heureux. Job lui-même, juste, sage, s'oublie jusqu'à maudire son être. Et des chrétiens, des disciples du crucifié ont besoin qu'un apôtre leur dise : « Ne trouvez point étrange si vous êtes dans une fournaise, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire. »

Une grave erreur, c'est de croire que par elle-même la souffrance mérite le ciel. Hélas non, plusieurs qui sont sur la croix sont loin du Crucifié. C'est bien une fournaise : l'or s'y fond, la boue s'y durcit; l'encens y répand son parfum, la corruption sa puanteur. C'est une épreuve : l'un en sort vainqueur, l'autre en est brisé pour jamais. Celui qui entre dans la douleur avec Jésus-Christ, y trouve la repentance, la foi et une vie nouvelle.

La repentance, n'est-ce pas le premier des dons de la grâce, le premier sacrifice agréable à Dieu? Et qui ne sait que ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances? Tant que la vie nous sourit, nous pouvons parler de notre misère, mais la sentons-nous? Il faut

que la douleur nous frappe, il faut que nos biens nous soient ravés, il faut que notre cœur se brise ; alors se découvre au regard l'abîme de misère, d'impuissance, de folie que nous portons en nous ; alors nous tremblons à la pensée des jugements de Dieu, nous tombons à ses pieds et nous crions : Grâce ! Et, chose admirable ! ce qui nous blesse le cœur est justement ce qui le guérit, la coupe amère qui renferme la repentance est aussi un stimulant pour notre foi.

La foi s'éteint dans le repos comme un feu qu'on n'attise pas. Elle s'endort dans le calme comme un navire qui n'a plus de vent dans ses voiles. Elle ne sait plus ce que c'est que prier, ce que c'est qu'espérer contre toute espérance, que passer droit à travers le péché, le monde, la mort, et saisir la main de Jésus-Christ. Elle le rapprend par la souffrance. C'est dans les larmes qu'elle s'éveille ; c'est dans les combats qu'elle grandit ; c'est dans la mort qu'elle triomphe ! C'est quand il faut tout quitter comme Abraham, que, comme Abraham, elle part sans savoir où elle va, mais s'appuyant sur son Dieu ; alors elle apprend de quoi ce Dieu est capable pour consoler, pour bénir, pour couronner ses enfants. C'est quand il faut comme Jacob lutter au milieu des détresses, des défaillances de l'âme, qu'elle se jette comme lui dans les bras du Seigneur ; qu'elle crie : « Je ne te laisserai point aller que

tu ne m'aies béni ! » qu'elle pleure ; qu'elle gémit et se cramponne à Lui jusqu'à ce qu'il la bénisse, l'illumine, la remplisse de sa paix, jusqu'à ce qu'elle puisse dire en chantant de joie : « J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été délivrée ! » C'est quand il faut, comme saint Paul, se débattre contre le péché, se dire et se redire avec amertume : « Je ne fais pas le bien que je voudrais, je fais le mal que je ne voudrais pas, » et quand il faut se sentir vaincu, terrassé, perdu, qu'il ne reste rien ! rien !... que Jésus ; c'est alors que Jésus nous apparaît, que sa croix se révèle à nous, que sa vertu s'accomplit dans notre infirmité, et que nous nous écrivons : « Je puis tout par Christ qui me fortifie ! » Oui, hors de Christ rien ! par Jésus-Christ tout ! Hors de Christ nos lumières nous trompent, la prospérité nous enivre, les affections même les plus légitimes nous enlacent et nous entravent. Plus le monde nous soutient, plus nous fléchissons ; plus la terre est belle, moins le ciel nous luit ; plus nous avons de repos, moins nous avons la paix de Dieu ; plus nous sommes forts, plus nous sommes faibles ! Mais quand nous sommes faibles, c'est alors que nous sommes forts ; quand la terre nous manque sous les pieds, c'est alors que nous nous élançons vers le ciel ; quand la mort nous monte au cœur, c'est alors que nous entrons dans une vie nouvelle, sainte, bienheureuse, éternelle ! Alors

nous comprenons que la souffrance est devenue une grâce. « Notre légère affliction du temps présent a produit le poids éternel d'une gloire infiniment excellente. »

## XXXIX.

**L'Église dans la tempête.**

1865.

Je connais peu de spectacles plus émouvants que celui d'un frêle esquif quittant la rive pour traverser les grandes eaux. Les voilà devant lui, immenses, insondables ; les voilà avec leur radieux sourire, avec leur majesté terrible ; et lui, petit comme l'oiseau qui rase les vagues et se perd dans l'infini, lui, s'élançe joyeux vers les lointains rivages, et les nouveaux cieux, et les trésors qu'il va chercher. Il y a de quoi saisir au plus profond du cœur que de se représenter ce qu'il faut à l'homme d'intelligence et d'intrépidité pour tenter une telle entreprise, et pour en braver les dangers.

Mais il est un autre esquif plus frêle encore et plus audacieux, le plus pauvre de tous et le plus puissant ; un esquif toujours en danger et jamais englouti, toujours assailli par l'orage et toujours glissant sur les flots ; un esquif sans pilote visible et toujours merveilleusement conduit, poussé dans des mers inconnues et pour-